

L'Escholier

Rédaction et Administration :
320 RUE BEAUDRY 320

Téléphone : Est 4096

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

REDIGÉE EN COLLABORATION

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Quatre Pages : - - 5 Sous

Abonnement : - - 50 Sous

Annonces :
15 lignes agate : - - 50 Sous

La France le sait-elle ? *Satires d'un Poète.* *Accusation fausse.*

La France, quelquefois, a su trouver chez quelques uns de nos compatriotes, de justes titres aux honneurs qu'elle décerne à ses propres enfants, et alors, comme consécration de leurs mérites, elle a fait pousser à leur boutonnière une petite fleur rouge.

Ces honneurs, nos compatriotes les ont bien mérités. Dans la douce langue de France, ils ont chanté l'épopée glorieuse d'un peuple; dans la langue de Bossuet et de Mirabeau, ils ont soulevé l'enthousiasme d'un auditoire sous les flots de leur éloquence; dans la langue de Lamartine et de Victor Hugo, ils ont forgé la rime de l'alexandrin. Dans le bronze, ils ont fixé ce que leur rêve avait d'abord modelé dans leur imagination de sculpteur.

Mais il est un homme, à cheveux blancs, président du Sénat canadien, redressant ses épaules sous le fardeau de nombreuses années, estimé et respecté par tout le Canada, à qui la France doit un éternel tribut de reconnaissance, si elle compte pour quelque chose la survivance de la langue française en Amérique.

Il a mérité du Canada et de la France. Non content des honneurs que lui conférait une des plus hautes charges du Parlement, voulant donner à ses hautes qualités de cœur et d'esprit, un champ plus vaste, où la lutte serait plus dure et plus fatigante, il est descendu dans l'arène pour la cause la plus noble et la plus sacrée, et la France n'a pas encore fait pousser la petite fleur rouge à sa boutonnière.

Il est le grand chef de la résistance française. Du poids de son autorité et de son savoir, il soutient dans la lutte 250,000 Canadiens-Français, qui revendiquent, sans fléchir un seul instant, le droit inaliénable et garanti par les lois, d'enseigner à leurs enfants, dans les écoles, le doux parler de France.

Sous un tel chef, les Canadiens-Français ont une confiance inébranlable en la justice de leurs revendications, et sans se décourager un seul instant, ils lutteront jusqu'au jour de la victoire. Et lorsque, l'arme au poing, les yeux brillant d'un feu fauve, les braves canadiennes font la sentinelle, jour et nuit, dans les écoles françaises, ces dignes descendantes de Madeleine de Verchères, sentent intérieurement qu'elles ont le droit de faire de la résistance armée.

Mais là ne s'est point arrêtée l'ardeur infatigable du Président de l'Association d'Education, il est venu dans Québec, jeter le cri d'alarme et demander à la Grande Sœur de soutenir cette lutte si importante pour elle. Grâce à lui et à tous ses partisans, qu'il ne faut pas oublier dans notre admiration, la province de Québec a été saisie de cette question vitale, et redressée sous l'injure, attentive et intéressée, elle suit les moindres péripéties de la lutte d'Ontario.

Aujourd'hui, deux millions de Canadiens-Français de Québec, sont au courant de la persécution qui fait rage dans Ontario, et ils ne ménagent ni leur admiration, ni leur sympathie, ni leurs deniers, qu'ils pourraient peut-être donner encore en plus grande quantité, pour soutenir une lutte dont dépend l'existence de la langue française en Amérique.

"Je me souviens", telle est notre devise et les Canadiens-Français ne l'ont pas oubliée. Depuis des siècles, ils se souviennent que c'est le sang français qui coule dans leurs veines; que leurs ancêtres leur ont laissé un héritage à conserver et une mission à remplir; ils se souviennent qu'ils doivent faire résonner le verbe français dans les sombres forêts d'Amérique, chantées par Chateaubriand, dans nos campagnes ensoleillées où les délégués de "France-Amérique" étaient tout surpris d'entendre chanter la Marseillaise, lors de leur retour des États-Unis.

Ils se souviennent... au point d'oublier, qu'à une heure très périlleuse de leur histoire, on a dit que lorsque le feu était au palais, il ne fallait pas s'occuper des écuries. Ils oublient qu'on les a considérés un jour, comme des palefreniers et ils volent aujourd'hui au secours de ces palais qui abritent la chaire d'un Sertillanges, le cabinet de travail d'un Bourget, d'un Rostand et d'un Masson, l'observatoire astronomique d'un Moreux et d'un Flammarion; ce palais où l'on joue "Le Cid" et "Athalie", ce palais qui renferme l'atelier où le ciseau du sculpteur a fait d'un bloc de marbre, "la Danse" de Carpeaux et ce "Penseur", qui, le poing dans la bouche pense peut-être aux carnages dont souffre la France actuellement.

Que la France elle aussi se souviennent qu'il n'y a pas que les Français, qui succombent sous les murs de Verdun, qui luttent pour la grande cause française, qu'il y a aussi au Canada des "blessés" de la cause française, qu'il y en a qui sont morts de leurs blessures, comme le "Grand Blessé" de l'Ouest, Mgr Langevin, qu'il y en a d'autres que les Belges qui se débattaient sous la botte prussienne.

La France lutte en ce moment pour la survivance française et elle décore ses enfants. Le Canada lutte aussi, chez lui, pour la survivance française, et il ne se contente pas de cela; il envoie ses enfants mourir sur la frontière de France. Ce sacrifice, il est admirable, car le soldat qui tombe en France est un lutteur de moins pour le Canada. Nous nous affaiblissions pour faire la force de la France.

Pour la grande cause française, les Canadiens-Français ne ménagent ni leur temps, ni leur or, ni les années qui leur restent à vivre, ni le sang de leurs fils, eh bien! en retour, que la France ne lui ménage pas sa reconnaissance.

Pol. Cheminot.

PRINTEMPS URBAIN — STANCES
DES PETITES
FEUILLES

SATIRE XII

Le printemps ouvre ma fenêtre
Et me jette un premier clin d'œil;
J'ai embrassé mon thermomètre:
La neige veuve a pris le deuil!

Les moineaux célèbrent leur fête,
Là-haut, très gais, sur leurs ortels;
Ils se sont tous drogués la tête
Avec un rayon de soleil!

La rue est une immense mare
Où se débattent les passants.
L'eau tinte comme une guitare,
Du haut des toits en jaillissant.

Mais il y a, dans la lumière,
Tant de fraîcheur et tant de feu
Qu'on divinise cette ornière
Et ces pavés croûtés, boueux!

Et puis, le roulis des voitures,
Les cris des petits camelots,
Les glaçonnants des toitures,
Les tramways sonnant leurs grelots,

Tout cela me vient à l'oreille
Comme un chant saoul de volupté!
Tiens!... du sud accourt la corneille:
"Postillon noir du vert été!"

Et le bosquet se désendeuille;
L'espoir chante dans les rayons.
Ne voit-on pas la jeune feuille
Percer le corset des bourgeois?

Les femmes en chapeaux de paille,
La gorge ouverte au doux zéphir,
Passent avec leurs airs canailles
Et leurs jolis yeux de saphir!

Et les petits monsieurs en cannes,
Avec leurs moustaches en crocs,
Leur débitent comme la manne
Des compliments en allegros.

* * *

Oh! les petites feuilles vertes
De tes lèvres ont le velours,
Oui, de tes lèvres entr'ouvertes
Quand tu souris, ma mie, aux jours!

Oh! les petites feuilles folles
Bruissent comme ton japon
Quand tu danses la farandole
Avec ton petit air fripon!

Oh! les petites feuilles frêles
Qui se mettent la bouche-en-cœur,
Et qui sont comme tes prunelles
Avec leur naïve candeur.

Oh! les petites feuilles pâles,
C'est le miroir de tes yeux verts,
Qui brillent comme des opales
Et mettent mon cœur à l'envers!

Dans la petite feuille humide
Où scintille une goutte d'eau,
Tu m'as donné, toute timide,
Une larme comme un cadeau!

Dans la petite feuille pâle
Tu m'as donné tes grands yeux verts
Et je m'en suis fait des opales
Pour égayer mes froids hivers!

Dans la petite feuille frêle
Tu m'as donné pour mon vieux cœur,
Comme des bijoux, tes prunelles
Avec leur naïve candeur!

Dans la petite feuille verte
Tu m'as donné tout le velours,
Oui, de tes lèvres entr'ouvertes,
Lourdes de mes baisers d'amour!

Halluciné.

En réponse à un article intitulé
"Boycottage".

Vraiment, monsieur, à vous entendre dire, nous passons notre temps, en Art Dentaire, à "boycotter" votre journal l'"Escholier". Eh! bien, entendons-nous!--

J'admetts avec vous que l'on puisse, dans notre faculté, vous critiquer un peu, mais qui donc peut se vanter d'être à l'abri de toute critique?... Pensez-vous que votre journal soit rendu à une si haute apogée qu'il soit au-dessus des critiques? Détrompez-vous, votre journal, quelque bon qu'il soit, à beaucoup à faire encore pour arriver à ce but qu'aucun homme comme aucun journal n'a pu atteindre jusqu'à ce jour... Prétendez-vous donc donner à chacun les mêmes jugements et les mêmes goûts qui seraient vôtres?... Cuique suum.... Vous avez les vôtres, avec la liberté de critiquer ceux des autres (liberté que vous utilisez grandement); il en est ainsi de nous, et sur ce sujet, nous prétendons bien agir comme bon nous semblera.

Maintenant, passons à notre collaboration "tactée" à votre journal.

De quel droit pouvez-vous nous adresser des reproches de ce que nos articles sont rares dans vos colonnes? Vous nous invitez cordialement à collaborer à votre journal, nous vous en remercions de même. Mais depuis quand fait-on des reproches à quelqu'un qui décline une invitation? Nous ne nous sommes jamais engagés ni par contrat ni sur parole; si nous le faisons, tant mieux, mais si nous ne le faisons pas, nous n'avons pas à recevoir vos reproches.

Cependant, je ne voudrais pas que vous restiez sous l'impression que les Étudiants en Art Dentaire ont un **parti-pris** (comme vous me l'avez dit vous-même) contre votre journal; loin de là; l'"Escholier" mérite l'estime de vos confrères, et soyez sûr que nous y apporterons notre part.

Mais du fait qu'il y a quelques semaines, on vendait 80 numéros de l'"Escholier" chez nous, et que dans la seconde semaine de Mars on n'en a vendu que 19 numéros, il ne faut pas conclure qu'il y a chez nous ce que vous appelez un "parti-pris" contre votre journal. Non. Chacun Pa acheté un peu partout, ce qui a diminué le nombre vendu chez nous.

Pensez à ce que je viens de vous dire, prenez des informations, vérifiez-les et si vous le pouvez, critiquez tant que vous voudrez, ce sera la dernière de nos occupations.

J. E. LaForest, E.E.C.D.
Vice-Président.

Euchre-Bal

C'est ce soir, le Bal des E. E. P.

L'Entrain que montre les E. E. P. dans les fêtes universitaires est digne d'encouragement.

Il y aura des billets réduits à 50 sous pour les étudiants.

Il y a encore des billets en vente au Viger et dans les pharmacies.

C. O. T. C.

EXTRAIT DES ORDRES DU COMMANDANT

Il y aura parades pour tous les membres tous les lundis et vendredis, à 7.20 h., P.M., d'ici à l'inspection qui aura lieu le 15 avril, après-midi. Ceux des membres qui ne pourraient ou ne voudraient suivre les exercices devront retourner leur uniforme d'ici une semaine.

Par ordre.

Journal d'un Gentil-homme de l'âge de la pierre taillée.

Par Polinice.

(suite)

CHAPITRE II "L'ECHAFAUD"

Sur ma conscience, pesait comme un lourd fardeau, le remords de mon crime. Le souvenir de mon homicide me suivait partout et me hantait toujours. Comme un verdoyant château de glace qui fond sous l'action du soleil, je fondis en larmes!... Cependant que ma dextre allait toucher au bonheur, ma senestre frappait un semblable et dans mon âme un coup mortel.

Comme on voit sur la branche, au mois de mai, l'oiseau, En sa belle jeunesse, en son premier ramage, Rendre le ciel jaloux sur un tremblant roseau, Quand l'aube de ses pleurs arrose son plumage Ainsi, en ma première et verte nouveauté, (1) J'ai vu se ternir ma jeunesse et mon bonheur. Je ne dois plus suivre que la voix du malheur Car avec mon amour j'ai perdu ma gaieté!

Epris de cette morne douleur de tous les grands coupables, je résolus de partir, quittant les lieux qui m'ont vu naître et grandir, aimer et tuer!... Je partis, en effet, précipitamment, d'un pas lourd et lent.

Amenant avec moi ma douleur et ma femme, je marchai longtemps sur la grande route et sûr de ma perte. De même que l'horizon rougit en voyant se coucher l'astre lumineux, de même moi, être éphémère et débile, je rougis en voyant ma femme me regarder et me dire:

"Polinice, vous me paraissez troublé... on croirait qu'en votre âme vous consommez un cuisant chagrin..."

Rompez! rompez, ce silence tacite! Parlez! vous me faites mourir, Polinice!" Je lui répondis d'un signe de tête: "Je suis calme... et sans remords. Aucun trouble en ce moment et en mon âme, ne me trouble. Je n'ai tué personne."

Elle reprit en silence: "J'entends des regards que vous croyez muets."

Comme notre intime conversation touchait à d'épineux objets en même temps qu'à sa fin, je dis verbalement:

"Mon amour (2), j'ai trouvé sur la colline, où vos pas ont rencontré mes pieds, pendant que j'étais endormi, une boîte qui renferme un mystère. Si votre cœur consentait à mon humble supplique, c'est là que je voudrais aller."

D'un signe négatif elle y consentit. Nous primes ensemble et en silence la route qui conduisait à la colline où j'avais fait la (censuré) rencontre de mon épouse. Comptant parmi ses divers défauts celui de la curiosité visuelle, ma femme, aussitôt qu'elle eût aperçu la mystérieuse boîte, s'y précipita. De sa main elle l'ouvrit, y prit la lettre, la lut avec des signes d'une douleur intermittente. Je la regardais avec sang-froid!

Se tournant vers moi, les yeux et le regard baissés, elle s'écria:—"Polinice". Sans rien comprendre de son trouble, je lui dis avec indifférence:—"Ensuite!" Elle fondit en larmes... Comprenant de moins en moins, je m'approchai d'elle en lui disant avec douceur:—"Allons! sois un homme, ne pleurs pas, voyons!" S'abreuvant de ses abondantes larmes, elle soupira:—"Adam!"... "Adam?" me dis-je en moi-même. Un soupçon me monta au front; un rival dans son cœur! Doutant de son amour et de sa sincérité, je décidai d'éclaircir cette affaire; je dis d'une voix impératrice, à ma femme:—"Réponds "oui ou non", qu'est-ce que cet Adam?" La voix pleine de sanglots et les yeux mouillés de larmes, elle récita ses vers que j'ai soigneusement conservés dans ma mémoire:—

Sérénade à Adam. (par sa femme.)

Adam! cause efficiente de ma peine,
Objet formel de mes ressentiments,
Matière première de la race humaine,
De mon seul amour, nécessaire amant,
Être sans nom sorti d'un vil limon,
Complice fatal d'une grande faute,
Homme d'une trop tremblante raison,
Du Jardin Céleste, illégitime hôte!

Pourquoi viens-tu encore, après cent ans,
Me pardonner, mais en me reprochant,
Me jurer ton amour, mais, quand tu meurs,
Me laisser ton crâne qui fait horreur,
Ne me donner qu'un as et qu'un sesterec
Dont la présence est à la controverse?
(Prenant le crâne):
Toi, front qui fut condamné à la sueur,
Yeux, aujourd'hui cernés, hier coupables,
Bouche, qu'as partagé mon malheur,
Crâne décharné qui n'est effroyable,
De vous le dire point n'est besoin,
Demeurez! car je ne vous bais point"

A mesure que sa peine augmentait, mon trouble faisait de même. Me retournant vers elle, je lui dis:—"Est-ce à moi que ce discours s'adresse?"

Elle parut d'abord surprise; elle me regarda avec dédain et me dit:—"Je ne parle pas à la tête vide" et elle termina sa phrase en désignant ma tête. Du coup, ma colère se précipita à son apogée.

"Écoutez, éléonore, (3) lui répondis-je, avec une brutale accentuation de la voix, un jour viendra qui n'est pas encore venu où je me vengerai de vous et de votre dédain!"

Je me souvins tout-à-coup d'avoir pris dans cette boîte un sesterec et un as; poussé par un sentiment d'honnêteté restitutive, je tendis à ma femme les pièces de monnaie, en lui disant:—"Remets cet argent à ce crâne."

Elle obéit sans mot dire. Elle remit la lettre et le crâne dans la boîte et partit en m'insultant à mots entr'ouverts.

Depuis ce jour la paix du ménage fut pour nous chose du passé. Cependant, un jour que je pêchais à la ligne, un homme vint à moi et me dit laconiquement:—"Mon frère, monsieur, a été assassiné dans un bois voisin, près d'une roche sur laquelle a coulé son sang. Je cherche le coupable."

Ses paroles me touchèrent et je répondis sans hésiter:—

"Monsieur, je sympathise avec vous de la perte de votre frère. Vous cherchez le coupable, dites-vous? Et pour vous le dire, sans le concours pernicieux d'une artifice douteuse, je vous dirai sans nul détour, le coupable, le voilà! En disant ces mots d'une foudroyante sincérité, je mis ma dextre sur mon cœur, et de ma senestre je désignai ma femme!

Polinice.

(à suivre)

(1) N. de la R.—Pierre de Ronsard semble s'être sensiblement inspiré de ces vers quand il a écrit l'épigramme à Marie, voir à ce sujet l'intéressante publication de Rodolphe Girard: "Ronsard—La Rose et Polinice" en 500 lignes, et le "Cid" de Corneille, traduction française par Anabain, mise en vers et adoptée pour représentation par Zénaïde Fleuriot.

(2) J'appellais ainsi ma femme, parce que je l'avais rencontrée sur la colline dont il est parlé au premier chapitre et qui est le Mont Namur. (Polinice.)

(3) N. de la R.—Le mot "éléonore", à l'âge de la Pierre Taillée était synonyme de "digne de vengeance et de mort à coup de massue sur la nuque".

Meli-melo.

PROFILS D'AUJOURD'HUI

Ce sont de bien drôles petites personnes que les jeunes filles. Il y a celles qui étudient, celles qui travaillent et enfin celles qui ne font rien du tout. Les premières sont rasant, parce que, à part quelques divines exceptions, elles posent; les secondes sont les plus désirées mais aussi les plus rares, et les troisièmes qui sont légion, les plus comiques à étudier. C'est de ces dernières que je veux surtout parler; laissez-moi faire.

Celles-là lisent "les plus jolis contes de Boccace" et les "Demi-vierges" de Marcel Prévost, pour ne pas rougir de leur ignorance devant leurs amies qui ont

Nap. LeChasseur

FIT-RITE TAILORING LIMITED

485 RUE STE-CATHERINE EST

AVIS AUX ETUDIANTS:

Nous venons de recevoir nos complet de printemps 10% d'escompte aux étudiants.

DEPOT DE JOURNAUX DE PHILIP

185a Rue St-Denis "Au Coin"

Tous les journaux, cigares, cigarettes, tabac, revues, magazines.

Achetez là votre "Escholier" avant de prendre le tramway, le jeudi soir.

LA CIE J. & C. BRUNET

PLOMBIEERS

Fournisseurs de la "Maison des Etudiants"

213, ST-LAURENT. Tel. Est 1835

S'il reste à Montréal quelques Brummels et des gens vraiment chics c'est sans doute parce qu'ils s'habillent au

ROYAL STORE

266 EST, STE-CATHERINE

M. Alex. Lussier, Gérant.

Tél. Bell Est: 1584



Chas C. deLorimier

Fleurs naturelles et artificielles.

250, rue St-Denis, 250

MONTREAL

SPECIALITE: Tributs floraux et funéraires

Tél. Est 1736.

Direction: F. DIAVROL

AU NATIONAL!

"LES SOIRÉES FRANÇAISES"

Matinées spéciales le MARDI, JEUDI et SAMEDI

SEMAINE DU 3 AVRIL

"La Marche Nuptiale"

Le vaudeville anglais?... Flûte! vive la comédie française.

gouté plus glotonnement qu'elles à la pomme de l'amour. Le dimanche, elles vont à la messe de 11.30 h., pour le prétexte qu'il faut s'exhiber pour donner le bon exemple de la prière aux tout jeunes gens qui ne s'y rendent que pour la galerie et les femmes.

A 4 heures, à 11 du soir, c'est le thé; l'après-midi, le cinéma et le soir, le théâtre, tout cela avec un jeune homme, pour l'empêcher de coudoyer les Alphonssines et de jeter ses sous dans la tirelire des kiosques des jouissances. La réputation, pour elles, est un pesant fardeau, mais ce qu'elles y tiennent! Elles ont la conscience grise comme un gant de Suède, et communient durant le Carême, tous les jours gras, tous les jours maigres, et tous les jours fériés. Si elles grillent une cigarette, ma foi, c'est pour amortir la douleur d'un mal de dent ou faire danser de colère, l'ami trop vieux jeu.

Quant à la bière, ça emplit les salières du cou.

Elles lisent tout, parce que, elles, voyez-vous, ce n'est pas comme pour les autres, ça ne les impressionne pas du tout. Ça leur est aussi facile de garder la froideur d'un "iceberg" en lisant du Catulle Mendès où quelque auteur flasque du genre que pour un étudiant, de bloquer l'examen mensuel!

D'abord, ces petites-là ont pour principe, qu'une fois mariées, elles pensent lire n'importe quoi. Pourquoi? mais tout simplement parce qu'elles savent enfin ce que c'est que l'amour. Elles auront le diable au corps et reprocheront encore à un pauvre type de n'avoir pas de scapulaire au cou, ou son chapelet en poche. Ou bien donc, ce qui est plus bouffe, elles amèneront leur ami à la

messe du dimanche et lui parleront sans répit de l'un, de l'autre, de l'une et de l'autre. "Tu sais, moi, disent quelques-unes, je sais bien que la religion, c'est un mythe, mais il faut bien faire comme les autres!"

Mosaïque moderne.

Julie:—Es-tu libre, ce soir, Roger?

Roger:—Oui, je crois n'avoir rien à faire.

Julie:—Alors, mon chéri, viendrais-tu au Princess, entendre les artistes de la Comédie-Française de New-York?

Roger:—(qui va à la messe quand il n'y a pas de sermon):Dis-donc, j'y pense, ça m'est impossible, faut que j'aille au cercle de P.A. C. J. C.

* * *

Octave P.—Quel est ton auteur préféré, ma très chère?

La très chère:—(d'un ton impératif)—Sul'lit Prud'homme!

* * *

Lui:—Y a-t-il des petites femmes que tu aimes de préférence à d'autres?

Autre lui:—Certainement, celles qui sont en deuil, par exemple. Elles sont charmantes, reçoivent avec hospitalité et ne sont pas du tout exigeantes. En effet, elles ne vont pas au cinéma, jamais au théâtre, jamais à un concert et ne veulent prendre une consommation que dans les petits restaurants où l'on peut payer facilement.

Roger Bon-Temps.

Le coffret de fer.

Un soir j'ouvris le coffret de fer où gisaient les violettes de ma fiancée. Il était habité par les vers et les fleurs ressemblaient alors aux ailes d'une chauve-souris. Elles exhalaient une senteur mystérieuse. Pris de vertige je me penchai sur ce spectre qui s'anima, et je vis au fond de ces tissus grisâtres, une mer sans fin aux couleurs indéfinies, où reluisait ses yeux, comme des étoiles d'or au fond d'un miroir. Il y avait des rêves, de l'espoir, des regrets qui flottaient dans cette vision et qui berçait mon âme comme un chant venu de très loin, d'un paradis quelconque.

Je revoyais les vestiges adorés de son image. Ma tête se noyait dans ses cheveux blonds, mes lèvres brûlantes collées contre sa bouche, buvaient la fraîcheur de son haleine; c'était l'enlacement suprême dans un nid tendre et parfumé; puis, son corps soulevé dans mes bras fiévreux, c'était la fuite éperdue dans la nuit, c'était l'exil, le silence, l'oubli du monde. Le chant de nos baisers se mêlant sans trêve aux duos d'amour des rossignols.

Toujours penché vers ces déchet infects, elle m'apparut dans une vision de deuil, blanche comme un linéuil, les yeux souffrants et tristes comme celle d'une sacrifiée. D'où vient me dit-elle, que tu troubles ainsi mon repos. La vie m'a volé mon dernier souffle, ma dernière pensée comme ton cœur avait pris mon cœur. Pourquoi me demander plus. Tes frères m'ont déposée dans une prière froide et tu n'es pas venu pleurer sur ma tombe et y mourir comme tu me l'avais juré. Pendant que j'ai froid, tu souris au soleil, aux beautés qui t'environnent. Oublie moi, je n'ai plus de charmes à t'offrir... A ces mots, je me jetai à ses genoux et ses yeux se remplirent de tristesse et d'amour. Je baisai alors les fleurs du coffret et l'empreinte de la mort humecta mes lèvres.

Et pour calmer mes regrets je me représentai ma propre mort. Habillé de noir, couché sur le satin, dans un cercueil aux poignées d'argent, les mains jointes sur la poitrine, avec un crucifix noir entre les doigts, les longs cierges qui se consumaient lentement et les couronnes de fleurs répandant une odeur de charnier. Des chapelets bruissent dans l'ombre violet, entre des doigts osseux et des voix de vieilles femmes murmurent des "Ave Maria". Parfois un étranger ou un ami soulève le voile qui couvre ma figure, y jette un regard distrait ou curieux et s'en retourne pour ne plus revenir.

Dans la chambre voisine, des hommes vieillissent, boivent et fument. Les contes grivois se succèdent sans interruption. Parfois, l'héritier qui pleure à l'écart, voit à travers ses larmes le bonheur possible en la réalisation de chers désirs. Bientôt des ouvriers de noir, vêtus, ferme le couvercle, le cloue, le glisse dans un chariot, puis l'expose encore sur les dalles d'une église pour ensuite l'expédier à la hâte de l'autre côté de la montagne. C'est la dernière étape, la descente dans le trou, les roches lancées à pleine volée roulent sur le cercueil avec un bruit sourd. Les invités s'en retournent à leurs affaires. Le soir, on va à l'Opéra ou au bal, puis le

"LAVAL BILLIARD PARLOR"

285 EST, STE-CATHERINE.

Tél. E. 4632

Salle immense. 14 tables de pool, 2 billards anglais, 1 billard américain.

C'est là que les étudiants rivalisent durant leurs heures de loisir.

Rod. Carrière

OPTICIENS ET OPTOMÉTRISTES à l'Hotel-Dieu, de 9.30 à 11 heures, excepté le mercredi et le dimanche.

Henri Sénécal

Choix de Lunettes, Lorgnons, Baromètres, Thermomètres, Etc., Etc., Etc.



SALON D'OPTIQUE FRANCO-BRITANNIQUE

207 Est, rue St-Catherine, Montréal.

QUAND VOUS AVEZ UN TRAVAIL PRESSE APPELEZ EST 4096

Les travaux dont l'exécution est demandée dans le plus court délai, voilà notre spécialité. Notre atelier est en conséquence toujours occupé. Nous désirons assurer nos clients, qu'en plaçant CHEZ NOUS une commande, qu'ils sont certains de n'être pas trompés. Aucun travail n'est ni trop considérable, ni trop minime pour ne pas nous permettre de l'entreprendre.

PARADIS-VINCENT & CIE

320 RUE BEAUDRY (près Ste-Catherine)

MONTREAL

Téléphone Est 5219.

Direction: A. ROBI

THEATRE CANADIEN-FRANCAIS

SEMAINE DU 3 AVRIL

Lundi et Mardi,

LES SALTIMBANQUES

Mercredi et Jeudi,

BOCCACE

Vendredi et Samedi,

JOSEPHINE VENDUE PAR SES SŒURS

L'ELECTRA

Le théâtre à la mode de la partie Est.

RUE S.-CATHERINE EST, PRES AMHERST

M. H. E. JODOIN, Gérant.

Téléphone: EST 6494

DIMANCHE, LUNDI, MARDI, 3-4-5 AVRIL

EDMOND BREESE

— DANS —

"Les Desirs du Cœur"



Le Spécialiste BEAUMIER

144 STE-CATHERINE EST

coin Avenue Hotel-de-Ville

Fits-U

Eye-glasses

lendemain, on offre des fleurs à un baptême ou à un mariage.

Mes ennemis ont dit: c'était un bon diable après tout, et mes amis, il est bien là, il est débarrassé.

Phil. d'Auray.

En 1915.

J'ai trouvé dans des vieux papiers, datant des débuts du vingtième siècle, de l'an mil neuf cent quinze (1915) exactement, un journal dont la lecture m'a bien égayé. C'est une preuve de plus que les peuples de cette époque avaient conservé sous leur prétendu vernis de civilisation, les mœurs sauvages de leurs ancêtres des temps primitifs.

Si l'on examine l'histoire, on voit que vers 1912 une grève des houilliers bouleversa le monde. Le charbon — j'explique

ici pour les jeunes lecteurs que le charbon était un combustible noir dégagant un gaz nauséabond (on peut en voir un morceau admirablement bien conservé au Musée de Ramezay) — le charbon, dis-je, devint un article très rare et suivant la mentalité anti-sociale d'alors, tout le monde voulut en avoir; résultat: le charbon devint un article de grand luxe. J'en trouve la preuve dans le journal de 1915 et je reproduis textuellement:

CARNET MONDAIN

Grande réception hier chez la duchesse du Vieuxcastel. L'hôtesse portait pour la première fois la belle rivière anthracite que tous ont admirée chez les bijoutiers Cohen & Rosenbloom.

TESTAMENT

On a ouvert hier, le testament de feu Eustache Sucrauplâtre, le sympathique et richissime épicière mort récemment. La

fortune du défunt se trouve répartie ainsi: A sa famille; trois tonnes de charbon; à diverses institutions; l'intérêt d'une tonne d'anthracite; à son neveu, l'été; trois onces de coke, etc., etc.

MALADIE A LA MODE

L'appendicite a vécu. Hier le Prince de Galles s'est fait traiter pour le charbon. Le charbon sera, prévoit-on dans les cercles médicaux, la maladie à la mode cette année.

EXÉCUTION DE MARTIN.

Le shérif Lepire n'ayant pas réussi à trouver un exécuteur des hautes œuvres, a opéré lui-même ce matin, en pendant le bandit Martin. Martin, on s'en souvient, détourna du trésor municipal un plein tonneau de cendres.

Nap. Tellier.

Le Bachelier

JACQUES VINGTRAS

Suite

—Au troisième banc.
—Ce grand?
—Oui... quelqu'un vient de dire qu'il était toujours avec les prêtres.
C'est tombé dans l'oreille d'un pur, qui s'est levé, a demandé ce que faisait l'homme là-bas, l'homme à lunettes...
"Il prend des notes."
Il y en a bien d'autres qui en prennent — et des Micheletiers enragés — mais le vent est au soupçon.
"A bas le preneur de notes! — Fouillez-le — Sa carte d'étudiant! sa carte! Qu'il montre sa carte!"
Il n'a pas de carte, moi, non plus! Sur les deux mille individus qui sont là, qui donne à sa carte? Personne! Mais tout le monde demande celle de la rengote longue, qui ne sait pas ce qu'on lui veut, qui croyait d'abord qu'on parlait d'un autre.
A la fin on lui explique. Il se lève et répond: "Je m'appelle Emile Ollivier, le frère d'Aristide Ollivier, tué en duel, l'autre jour, à Montpellier,

dans un duel républicain."
Il avait bien l'air d'un Jésuite, pourtant!

VII

LES ECOLES

Un matin, une rumeur court le quartier.
"Vous savez la nouvelle? On a interdit le cours Michelet. C'est au Moniteur."

Nous l'apprenons à l'Hotel Mouton, où se produit tout de suite une agitation qui se communique aux petits cafés et crémeries environnantes.

On sait que l'Hotel est républicain, on connaît nos crémeries; sur le pas de la porte, on nous a vus souvent discuter, crier; nous avons notre popularité sur une longueur de quinze maisons et de trois petites rues.

On vient nous trouver.

"Que faire? Que dit Matoussaint?"

—Et vous, Vingtras?

—Que faire? mais protester, parbleu! Allons, Matoussaint, mets-toi à cette table et rédigeons ça! On ira ensuite en bande au Collège de France, et on fera signer tous ceux qui viendront se casser le nez à l'heure du cours.

—A qui enverra-t-on la protestation?

—On ira la porter à la Chambre."

L'idée m'est venue tout d'un coup. Elle fait sensation. (Où! où!)

Matoussaint a déjà sauté sur un morceau de papier.

"Aide-moi! dit-il.

—Eh bien! est-ce fait? demande-t-on au bout d'un moment."

Non.—Il y a des adjectifs qui se disputent, et trois adverbes en "ment" qui font très vilain effet.

J'ai ricané à faux, deux ou trois fois, croyant bien faire, ce qui a produit un très mauvais effet: les voisins qui avaient ricané d'après moi, de confiance, croyant que j'obéissais au signal du Chauve ou des longs cheveux m'en veulent beaucoup et me le montrent.

Aussi j'attends maintenant que le ricanement soit absolument adopté; que le rire soit indiscutable; que le bravo soit bien le bravo qu'il faut, avant de faire n'importe quoi qui indique l'enthousiasme, ou la joie ou l'amertume. Je ne pars jamais avant les autres.

Je pars après quelquefois!

Je viens trop tard, et ma manifestation attendue, solitaire, me compromet encore. Toute la salle se tourne vers ce monsieur qui semble se moquer du monde.

J'y mets de l'orgueil; je n'ose pas avoir l'air de n'être qu'un écho stupide, et je continue tout seul à faire des gestes ou à pousser de petits cris.

—Mais taisez-vous donc! me crie-t-on de toutes parts. Est-il bête, cet animal-là!

Pourquoi Michelet a-t-il, de temps en temps, comme des absences?

J'ai lu ses Précis, ses Histoires. Ça vivait et ça

haisait, c'était clair et c'était chaud. Je parais quelquefois dans ma chambre avec du Michelet, comme on va se chauffer près d'un feu de sarment.

Quelquefois aussi, quand il parlait, il avait des jets de flamme, qui me passaient comme une chaleur de brasier, sur le front. Il m'envoyait de la lumière comme un miroir vous envoie du soleil à la face. Mais souvent, bien souvent, il tisonnait trop et voulait faire trop d'étincelles: cela soulevait un nuage de cendres.

Cendres ou étincelles, les idolâtres saluaient tout.

A moi, il me semble que ce n'est pas honnête et que c'est hypocrite de mentir pour rien; de s'aveugler et d'aveugler ainsi le maître. Ce n'est pas la peine de crier contre les Jésuites.

Quelle belle tête tout de même, et quel œil plein de feu! Cette face osseuse et fine, solide comme un buste de marbre et mobile comme un visage de femme, ces cheveux à la soldat mais couleur d'argent, cette voix timbrée, la phrase si moderne, l'air si vivant!

Il a contre le passé des hardiesses à la Camille Desmoulins; il a contre les prêtres des gestes qui arrachent le morceau; il égratigne le ciel de sa main blanche.

A suivre

Dans le potager de la littérature canadienne.

"MOSAÏQUE"

(de Rodolphe Girard.)

Le dictionnaire nous apprend qu'une mosaïque (sens figuré) est "un ouvrage d'esprit composé de morceaux dont les sujets sont différents."

Cette définition s'applique admirablement bien à la "Mosaïque" de Rodolphe Girard; c'est une œuvre de beaucoup d'esprit, qui traite des sujets les plus divers.

Quelques exemples suffiront pour vous donner une idée de cet esprit qui se manifeste avec éclat dans les moindres détails.

* * *

"Danger des commérages" est une petite étude de mœurs dont le but est de nous faire voir la méchanceté des potins, les conséquences de leurs cancanes, et la difficulté d'en détruire les effets.

Un homme, (l'auteur lui-même, je crois) taquine sa digne épouse; celle-ci, pour s'amuser, égratigne le nez de son digne époux. Le soir, à un "euchreparty", on remarque l'égratignure et on en conclut que le propriétaire du nez en question a dû essayer quelque orage domestique. Il fallut faire taire la rumeur. Je laisse maintenant à l'auteur, le soin d'indiquer de quels moyens il se servit en l'occasion:

"Je dus suer sang et eau, quinze jours durant, en fournissant les arguments les plus préremptives de ma rhétorique classique..."

Et c'est tout! Que de philosophie! Que d'esprit surtout, dans ce petit conte de quelques lignes.

Même philosophie, même esprit dans "simple suggestion." M. Girard est d'avis que "enlever son gros casque à poil," pour saluer les dames, en hiver, est chose fort dangereuse pour les rhumes. Il suggère donc la méthode de salutation chinoise, musulmane, etc., et il nous les décrit.

Parodiant le mot célèbre d'un illustre "suspendu," je ne puis m'empêcher de dire: "Idée trop subtile dans un siècle trop bête"; car je parie qu'une foule de gens (ignorants) ne trouveront pas la "simple suggestion" très spirituelle.

"Ensemble" est, à mon avis, la plus émouvante des petites nouvelles de M. Girard, et peut-être de toute la littérature canadienne.

Un jeune homme, Français, riche, célibataire et globe-trotter, a voyagé à travers le monde entier sans jamais découvrir une seule femme digne de son admiration. Mais, il arrive en Canada! "Et voilà que dans un humble village canadien, il est enchaîné par une paire d'yeux de jeune fille appuyée sur un râteau, avec des brins de foin dans les cheveux..."

Est-ce la paire "d'yeux" qui est "appuyée sur un râteau" et qui "enchaîne" l'étranger? Est-ce la "paire d'yeux" ou le râteau qui a des brins de foin dans les cheveux? — Mystère!

Le jeune Français est profondément touché de la beauté de cette "paire d'yeux"... ou de ce râteau. Pour lier plus ample connaissance, il s'arrête et demande à boire.

N'allez pas croire que la petite canadienne a répondu tout simplement: "C'est pas de refus". Oh, non! Écoutez parler la jeune campagnarde:

"O noble étranger, ma mère m'a tous les jours enseigné à ne jamais refuser de rendre service, lorsqu'on peut le faire sans qu'il advienne rien de mal, et surtout... lorsqu'on le demande aussi poliment."

Et plus loin:

"Le gobelet n'est pas beau, mais l'eau est bonne et le cœur qui l'offre est heureux de rendre service".

Il n'en fallait certes pas plus pour arrêter l'étranger dans sa course vagabonde à travers l'univers. Il fixe sa demeure dans le petit village de la "paire d'yeux," et commence auprès d'elle une cour assidue. Il l'entraîne un jour dans un boqueteau; il lui dit de fort jolies choses. Quant à ce qu'il lui fit, cela ne vous regarde pas. Qu'il ne suffise de vous dire

qu'ils ont beaucoup aimé!... D'ailleurs ils s'épousèrent bientôt. Quelques jours plus tard, ils firent une marche sentimentale qui ne fut pas très heureuse: la pluie les mouilla jusqu'aux os. Circonstance désastreuse, car, un matin, le père de la jeune fille, pénétrant dans la demeure de nos deux tourtereaux, trouva la "paire d'yeux" et l'étranger "enchaînés", étendus sans vie près de la cheminée où ils avaient voulu se réchauffer.

* * *

Par les exemples donnés plus haut, vous avez pu constater quelles surprises nous réservent sans cesse les petits contes de M. Girard. Mais je ne puis résister au plaisir de vous causer encore quelques surprises à l'aide des dénouements toujours imprévus, des expressions toujours surprenantes et des comparaisons toujours stupéfiantes de M. Girard.

Ainsi représentez-vous un jeune homme enrôlé dans un collège et préparant son avenir.

Ce jeune homme... "Les mathématiques, la physique, le latin, le grec l'ennuyaient. En revanche, l'astronomie, la botanique, la rhétorique, la philosophie le charmaient... l'enthousiasmaient, l'exaltaient."

Vous vous dites que ce jeune homme fut un astronome, un botaniste, un orateur ou un philosophe. — Pas du tout. — A cause de son amour pour l'astronomie, la botanique, la rhétorique et la philosophie, il fut... sculpteur!

Ce même collégien ne trouvait aucun plaisir à "étudier la composition de l'hydrogène et de l'oxygène." Certes il avait bien raison. Car, je ne vois pas le plaisir qu'on peut avoir à étudier des choses qui n'existent pas. Dans mon temps de collège, du moins, l'oxygène et l'hydrogène étaient des corps simples, qui, par conséquent n'avaient pas de composition. Mais peut-être que tout cela est changé maintenant. Le progrès fait tant de... progrès!

Ailleurs, M. Girard nous fait cette pittoresque comparaison:

"Tous les tremolos de l'émotion l'ont traversé de part en part, comme poussés par une dynamo chargée de vingt-quatre mille volts."

Assez! assez! M. Girard! Vous allez nous écraser sous le poids de votre science!

Heureusement qu'il sait quelquefois trouver ailleurs que dans la physique et la chimie, des sources de comparaisons intéressantes; car nous ne pourrions jamais digérer toute cette science. Je vais vous donner un exemple de description qui exprime des images plus gracieuses, plus délicates, plus poétiques:

"Gaston, en rentrant chez lui, allongea paresseusement sur un divan aux prétentions orientales, ses membres longs et secs comme des queues de billard."

"La tête enfouie dans une hécatombe de coussins bordés d'excentriques chinoiseries, il chauffa béatement au soleil, qui inondait son boudoir, son ventre plat comme une écuelle de capucin."

Que d'exemples intéressants, je pourrais citer! Mais je n'ai pas encore traité le point le plus important, le point qui fait de "Mosaïque" l'un des plus grands chefs-d'œuvre de la littérature canadienne.

* * *

Comme je vous l'ai dit au début, la "Mosaïque" de M. Girard est composée de morceaux de tous genres, morceaux qui sont de vrais petits bijoux. Ces petits bijoux sont tous surmontés d'une fine guirlande d'arabesques savantes. Chacun de ces petits bijoux de chroniques a sa première lettre richement sertie dans une enluminure de pourpre.

Et les points, donc!... Nous, humbles collaborateurs de l'"Escholier", nous devons consentir, pour nous faire comprendre, à ce que nos modestes œuvres, pas toujours bien littéraires, soient partout entrecoupées de vulgaires points noirs, qui n'ont rien de bien artistique. M. Girard, ce maître de la littérature canadienne, ne pouvait permettre que ses œuvres subissent un affront semblable. A l'aide de ses connaissances bibliques, il a ingénieusement tourné la difficulté: Eve, ce monument impérissable du Beau (1), Eve, la créatrice des modes, avait eu l'idée géniale de vêtir son corps de coquettes petites feuilles de vigne. Ainsi, M. Girard

voilà tous les points noirs de sa belle "Mosaïque" par de gracieuses petites feuilles... non pas de vigne: certains esprits ombrageux y auraient trouvé un argument anti-prohibitionniste. Il choisit la feuille de gui, qui fait naître dans l'esprit des idées plus délicates, plus esthétiques, que l'idée d'un gonce au pif revêtu de la pourpre cardinalice...

Et voilà comment M. Girard a fait de "Mosaïque," un chef d'œuvre... de typographie!

Jules Franchet.

Profile d'un phthisique

La beauté chez la femme est une feuille, à l'été, nourrie par la rosée et fortifiée par le soleil.

Son bruissement, sa légèreté et sa couleur grisent les passereaux et les poètes. Trois mois, quatre mois, suffisent pour sa croissance, sa pleine formation et sa chute. Le limbe crochit, se courbe, et s'enroule sur lui-même. C'est la femme que l'âge n'épargne et dont la taille n'est plus cambrée. Les nervures capricieuses et courantes se rétrécissent comme les traits de cette femme, de cette jeune fille, dans le premier épanouissement de sa fraîche jeunesse, que la phthisie creuse et ratatine. Le pétale se tord; c'est son corps qui perd sa voluptueuse et indolente souplesse. L'épiderme varie, il s'assèche et jaunit.

La frivole beauté ne tient plus chez elle qu'au dernier éclat mourant d'un œil noir profond, ses épaules parfumées, toutes blanches, qu'on voulait rougir de ses mains, qu'on voulait baiser jusqu'au corsage, ses mains, ses doigts naérés, ses lèvres dont tout le sang est bu, son front qu'ombragent de blonds cheveux, son cou, sa nuque où l'on cachait des baisers fous en respirant le parfum des tresses, toute cette peau de déesse profane, comme l'épiderme de la feuille caduque, lentement, s'est fatiguée de sa blancheur vierge et de son éclat de lustre. Femme dont la beauté devait flatter Dieu, elle dort, et ses cils mouillés, cachent à demi, ses yeux.

La feuille virole dans l'air, flotte un peu, portée par le vent, et se couche dans la boue des champs, à l'automne, oubliée de l'arbre dont elle faisait l'ornement et la richesse. Il n'est pas une chose qui ne devienne une ordure et puis quelques pincées de cendre. R.B.T.

Ballade de ceux qui n'ont pas d'argent.

Un croûton, un verre d'eau claire
C'est bien assez pour nos repas,
Not' vie, nous autr', ell' n'est pas chère:
Nous avons des p'tits estomacs,
Ca les fatigue, la bombance!
Gavés, dodus, oh! bonnes gens,
Oui, soignez-la bien, votre pause!...
Nous, nous sommes intelligents.

Satisfaits de ne plus rien faire,
Oisifs et riches abrutis,
Vous riez de notre misère,
Des trous qu'on a dans nos habits...
Tandis que nous ployons l'échine,
Sous des labeurs décourageants,
Vous voyagez en limousine...
Mais nous sommes intelligents.

Parfois une fille aperçue,
Fait naître en nous des désirs fous,
Pour l'amener aux p'tites vues
Nous n'avons pas même cinq sous,
Faudrait tout de même pas qu'on nous
[plaigne,
C'est à cause qu'on a pas d'argent
Que les plus belles nous dédaignent...
Mais nous sommes intelligents.

ENVOI

Riches, votre or nous rend stupides,
C'est vous qu'êtes les indigents,
Nous autres, nos poches sont vides...
Mais nous sommes intelligents!

L. S.-J.

Au théâtre.

Madame X.—Comment l'appelles-tu déjà la chanteuse de ce soir?

Madame Y.—C'est Yvette Guilbeurte (prononcez à l'anglaise).

Madame X.—Ah! oui, c'est vrai. Moi qui pensais qu'elle chantait en anglais, des chansons américaines. J'sus venu pour ça. Si j'avais su que c'était pour revirer de même, je serais resté à la maison à écouter la petite me rentrer des "rag-times" su l' piano.

Madame Y.—Tu sais, elle a beau chanter en français pour tromper les gens, ça paraît tout de suite que c'est une Américaine. Regarde-là marcher. Rien qu'à la manière de se mettre la bouche, de se faire aller les bras, de s'habiller, quisqui pourrait dire le contraire.

Madame X.—T'as ben raison. C'est toutes des affaires pour emplir les Canayens, ça.

Madame Y.—Guilbeurte que tu dis hein? Faut que je retienne ce nom-là, pour empêcher les enfants d'aller la voir si a monte au "Chanteclerc."

Roger Bon-Temps.

CIGARETTES SPECIALES
avec monogramme, initiales ou écusson.
POUR LES ETUDIANTS:
Ecusson de Laval.
Très bonne qualité de tabac Egyptien ou de Virginie.
15c pour une boîte de 10
Renata Cigarette Co.
40 RUE DUFFERIN
Phone Main 71

Cartes Professionnelles
Téléphone Main: 1056.
Téléphone Main: 1952.
ALDERIC BLAIN, B. A. L. L. L.
AVOCAT
Edifice "Royal Trust"
107 S.-Jacques, 107
Chambres 504 et 506. MONTREAL.

Tél. Main: 3539. Résidence: 1473 rue S.-Denis.
HONORE PARENT, L. L. L.
AVOCAT
99, rue S.-Jacques, 99. MONTREAL

Téléphone Main: 2175
JEAN-LOUIS LACASSE
NOTAIRE
Edifice "Duluth"
50 Notre-Dame Ouest, 50. MONTREAL.

E. A. D. Morgan. Salluste Lavery, B. C.
MORGAN & LAVERY
Suite 620, Edifice Transportation, 120 St-Jacques
Téléphone: Main 2670. Cable EADMOR

Wilson & Lafleur Limitée
19 rue S.-JACQUES
LIVRES DE DROIT
Langelier: Cours de Droit Civil.
Conditions faciles pour paiement.

NOS DENTS
sont très belles, naturelles, garanties.
Institut Dentaire Franco-Américain
(INCORPORE)
162 RUE S.-DENIS, MONTREAL